

ANTOINE LAURAIN

**FUME ET TUE**

*roman*

[www.lepassage-editions.fr](http://www.lepassage-editions.fr)



*À mes parents*

Conception graphique : Jean Grisoni

Photographie de couverture : © Jean Grisoni

© Le Passage Paris-New York Editions, 2008

*Je n'aurais jamais dû quitter ma nursery  
et mon ours en peluche. Depuis, tout s'est  
beaucoup trop compliqué.*

Sir Winston Churchill  
Fumeur de havanes et Premier ministre

Si je devais me pencher sur ma vie, au risque d'en éprouver un certain vertige, je dirais qu'avant les événements qui la bouleversèrent j'étais un homme sans histoires, presque banal. J'avais une femme, une fille, un métier dans lequel j'étais connu et reconnu et un casier judiciaire aussi vierge qu'une feuille Canson achetée chez un marchand de couleur. Quelque temps plus tard, on tenta de m'évincer de mon poste, ma femme me quitta, et j'avais quatre meurtres à mon actif. Ce parcours atypique, s'il me fallait le résumer en une formule accessible au plus grand nombre, je dirais que tout cela est « une histoire de cigarettes ».

C'est en 2007 que la loi scélérate prit effet. Celle qui chassa les fumeurs en bas des bureaux, dans les cours qui ne resteraient pas longtemps, elles non plus, un espace autorisé. Les hommes de ménage, ou techniciens de surface, firent vite savoir que le soudain supplément de travail, dont les mégots étaient responsables, devenait ingérable sans une conséquente réévaluation du fruit de leur labeur. Les entreprises ignorèrent ces requêtes pécuniaires et précipitèrent les fumeurs sur le trottoir.

« Les lois scélérates mettent tout le monde sur le trottoir. » J'avais suggéré à mon avocat cette phrase choc, subtile référence à la loi Marthe Richard d'avril 1946 qui ordonna, sans craindre le paradoxe de la formule, la fermeture des maisons closes. Les bordels de luxe où le champagne avait coulé à flots durant des décennies mirent alors la clef sous la porte. Tauliers et maquerelles connurent les affres de la dépression nerveuse, qui n'atteignait jusque-là que les grandes bourgeoises oisives et leurs maris surmenés. Les filles, elles, se retrouvèrent sur le trottoir. À leur compte, avant de tomber sous la coupe de maque-reaux intraitables et parfois violents.

Les doux vices – porte-jarretelles, champagne, volutes, cigares, blondes en guêpière ou en paquet de vingt – finissent sur le bitume, à côté des poubelles, avec l'État dans le rôle du grand éboueur. Les cauchemars des auteurs de science-fiction sont les rêves de nos dirigeants : un monde dans lequel personne ne fume, personne ne boit, dans lequel tous les hommes sont des cadres dynamiques aux dents blanches et longues, dans lequel toutes les femmes sont souriantes, ont un métier épanouissant et 2,5 enfants chacune. Les lois morales pour le bien de tous construisent brique après brique un monde triste, uniforme, javellisé.

Mon avocat n'avait pas été convaincu par ma démonstration, encore moins par l'idée de la reprendre à son compte. Bien sûr, il avait l'intention d'évoquer la dépendance à la nicotine mais « sans trop pousser de ce côté-là », selon son expression. Je ne me tenais pas en face de lui simplement pour avoir fumé dans

un lieu public, c'était « un peu plus grave que cela, monsieur Valentine ».

Il existe différentes façons d'entamer une carrière criminelle. La première est d'être mû par une sorte de vocation. Les *serial killers* sont de bons exemples de cette précoce découverte : dès leur plus jeune âge, ils se sentent différents et éprouvent une très sûre animosité envers le monde qui les entoure, ainsi qu'une volonté plus que discutable de le façonner à leur convenance. Psychopathes, schizophrènes, paranoïaques, les qualificatifs médicaux ne manquent pas pour nommer ces personnes qui suppriment leur prochain avec force mise en scène et sauvagerie. Toutefois, comme ils reproduisent de crime en crime le même schéma, ils deviennent vite identifiables et finissent le plus souvent derrière les barreaux. Ils y font le bonheur des psychiatres et, depuis quelque temps, la fortune des romanciers.

Il faut avant toute chose distinguer le meurtrier, qui est un assassin occasionnel, de l'assassin qui, lui, est un meurtrier qui s'est professionnalisé. Le meurtrier, c'est par exemple le malheureux mari trompé qui sous le coup de la révélation de son infortune se saisit du fusil de chasse ou du couteau à découper les homards : s'il stoppe sa carrière aussitôt, il conserve son titre de « meurtrier ». L'assassin, lui, la poursuit de crime en crime. Dans ce domaine, le nombre de forfaits et le casier judiciaire jouent beaucoup pour le qualificatif. Un meurtrier peut être un gangster qui, se sentant cerné par les forces de l'ordre, fait usage de son arme et ôte la vie à deux ou trois policiers. Animal nuisible, il n'était pourtant en rien motivé par le sang,

seulement par l'argent. Ceci dit, vouloir s'octroyer des sacs de billets qui ne vous sont pas destinés est souvent la cause d'un fâcheux malentendu aux guichets des banques.

Où pourrais-je me situer parmi tous ces exemples? Je suis un peu tout cela à la fois. De la bavure de départ à la profonde préméditation.

Lorsqu'on débute une carrière de fumeur, on n'est en général que l'assassin de soi-même. Par la force des choses, je suis devenu le meurtrier des autres. En cela, ne voyez nul effet du « tabagisme passif », dans le domaine du meurtre, j'ai été actif. Très actif.

L'engrenage qui, après le onzième commandement – « Tu ne fumeras point » –, me fit franchir le sixième – « Tu ne tueras point » –, démarra un hiver, saison grise et blanche, couleur cendres et fumée, en ma cinquantième année.

Fumeur confirmé, avec mes deux paquets de blondes quotidiens, usant de ce droit régalien dans mon bureau depuis plus de quinze ans, la première atteinte à mes habitudes eut lieu avec le décret proclamant l'interdiction de fumer dans les entreprises en dehors des espaces prévus à cet effet. Au début, chez HBC Conseils, le plus important cabinet de chasseurs de têtes en Europe, on ne respecta pas cette loi. Les directeurs de service étant les plus intouchables, personne n'aurait osé demander de bien vouloir éteindre son prolongement à Véronique Beauffancourt, Jean Gold et moi-même : nous étions des fumeurs puissants et indéboullonnables. Et pourtant, on osa.

La Révolution française doit avoir pris racine dans quelque estaminet de province où un homme, plus fort en gueule que les autres, a dû crier en posant violemment son litre de vin : « Mort au roi ! » et se faire applaudir par la petite assemblée réunie cet

après-midi-là autour des tables. On ignore aujourd'hui le nom de cet homme, le nom de ceux qui l'acclamèrent, et celui de l'enseigne où la scène se déroula.

Il en fut de même dans les entreprises de ce début de millénaire. Chez HBC Conseils, la fronde prit sa source à la cantine. Les femmes revêches qui nous servaient eurent leur Saint-Just en jupons en la personne d'une jeune fille blonde et très jolie, qui alimenta les conversations durant le mois où elle travailla chez nous. Cette créature, tout en jambes et aimable comme les portes des prisons que j'allais bientôt connaître, était parfaitement hostile à la fumée de cigarette. Sa beauté n'égalait que son intolérance à notre égard. Et pourtant mes collègues masculins, qui avaient pour habitude de déjeuner dans les cafés avoisinants, revinrent prestement à la cantine. Nourriture mauvaise, vue inutile sur les toits de Paris, surchauffée en plein été et glacée l'hiver, la cantine d'HBC revêtait désormais les attraits d'un vestiaire de défilé de haute couture. Les hommes ne prêtaient aucune attention à ce qu'ils mangeaient, ou ne mangeaient pas plutôt, mais se trouvaient hypnotisés par la silhouette de la nouvelle venue.

– Elle est intérimaire. En fait, elle est mannequin, me chuchota un jour l'affreux Jean Verider, responsable des chasses en marketing.

– Tu lui as demandé? fis-je.

Il s'empourpra, le nez dans son assiette de carottes râpées.

– Non, Françoise, du personnel, m'a renseigné.

La beauté de cette fille était évidente, et la haine qu'elle avait de nous tous, en complet gris et cheveux gris, l'était

tout autant. Haine de nous et mépris de ce métier alimentaire, qu'elle exerçait en attendant la gloire des couvertures de magazines, furent, j'en suis persuadé, le cocktail Molotov qui fit vaciller nos privilèges.

Cet ange exterminateur arriva à convaincre les mégères du réfectoire qu'il était parfaitement dans leur droit de faire respecter l'interdiction de fumer au sein de leur lieu travail. Un midi, alors que nous arrivions pour déjeuner, Véronique Beuffancourt demanda un cendrier, qui lui fut refusé. La grosse femme responsable des légumes chauds et tranches de viande lui désigna le petit autocollant que ses grosses mains potelées avaient dû apposer sur le mur avec, certainement, une jouissance qu'elle n'avait pas éprouvée depuis sa nuit de noces. Une cigarette entourée d'un cercle rouge, lui-même traversé par une oblique de la même couleur. Véronique, qui subissait la pression d'un divorce tardif, cria au scandale et fut immédiatement rejointe par Jean Gold et sa pipe Dunhill collector, baptisée « Impression caviar ». Gold avait, par ailleurs, des vues sur Véronique et cet incident tombait à point pour lui. La suite donna lieu à une union heureuse puisque, aujourd'hui encore, ils m'écrivent, usant chaque fois d'une formule qui me déplaît légèrement, je dois en convenir : « Mon pauvre Fabrice », virgule...

Je me souviens d'avoir demandé, ce midi-là, s'il s'agissait d'une plaisanterie. Et m'être fait répondre par la grosse dame que, pas du tout, c'était la loi et qu'il était temps qu'elle soit appliquée, sinon les procès allaient pleuvoir. Le toupet de cette

femme nous laissa sans voix. Immédiatement, nous formâmes un comité prêt à réagir par une réplique fulgurante, en en référant à Hubert Beauchamps-Charellier en personne. Le petit vent de folie qui soufflait sur les tables fumeur poussa même Jean Verider, pourtant très réservé, à demander où était la fille blonde qui servait, car on ne la voyait plus.

Une petite femme maigre à cheveux courts, que nous soupçonnions de sympathie Lutte Ouvrière, fit d'abord mine de ne pas comprendre que nous parlions de sa collègue afin de pousser au maximum l'exaspération qui, déjà, faisait tache d'huile à notre table. Jean Verider s'emporta :

– Le canon quoi ! explosa-t-il. Y'en a pas à la pelle dans cet immeuble, que je sache.

Elle le foudroya du regard.

– Vous voulez parler de mademoiselle Magalie, je suppose.

– Certainement, se reprit Verider.

– Magalie est partie hier midi, et nous avons même organisé un petit pot de départ pour elle.

– Vous ne nous avez pas invités ? s'étrangla Verider.

– La restauration ne fréquente pas les bureaux, répondit-elle avant de tourner les talons.

La magnifique mouche avait pondu ses œufs dans le fruit et elle s'était envolée. Elle avait converti, en moins de deux semaines, les vieilles harpies de la cantine à la manière du missionnaire blanc aux pieds duquel se prosternaient les peuplades sauvages. Tour de force, devant lequel les chasseurs que nous étions aurai-ent pu méditer longtemps. Certains êtres possèdent

un étrange pouvoir de domination sur les autres, c'est un atout magique, susceptible d'ouvrir mille portes donnant aussi bien sur le paradis que les enfers. Il est souvent lié à la beauté. Pas toujours, je le reconnais : Hitler, qui fascina les foules en prônant la supériorité de la race aryenne, n'était qu'un petit homme brun et laid. Mais c'est un autre débat.

– C'est la loi.

Hubert Beauchamps-Charellier, soixante-douze ans, fondateur de l'entreprise à ses initiales, avait prononcé ces paroles tout en tirant sur son Montecristo n°1.

– Je n'y peux rien et c'est comme ça. Cela va se généraliser. Tenez, même moi, je suis hors-la-loi en tirant sur mon havane. Mais bon, moi, je suis la tête. Je suis tout seul dans mon bureau et je fais ce que je veux.

– Nous aussi nous sommes tout seuls dans nos bureaux !

La réponse se fit en chœur. Les trois fumeurs que nous étions eûmes le même réflexe enfantin, comme si nous nous trouvions soudainement privés de récréation par la maîtresse.

Hubert Beauchamps-Charellier s'embourba dans des histoires de lois, d'interdictions et de transgressions qui pourraient lui coûter cher, ainsi que de problèmes dont il ne voulait pas ; pour finir il évoqua un secrétaire d'État qu'il devait appeler au plus vite. En ce début d'après-midi, chacun de nous rentra dans son bureau et, occultant l'incident, continua à fumer. Moi, mes Benson, Gold, sa pipe Dunhill et son tabac Capstan, Véronique, ses Vogue menthol.

Le soir même, je fis part de l'événement à ma femme qui répondit, à son tour, qu'il faudrait bien que je m'y fasse, que c'était la loi. Non-fumeuse, et bien loin de compatir à mon désarroi, elle soutenait insidieusement le putsch de ses semblables. Après avoir bu un martini rouge chacun et, pour ma part, fumé deux cigarettes dans le salon, nous nous rendîmes au musée d'Art moderne de la Ville de Paris pour le vernissage d'une exposition intitulée *Volutes et Fluxions*.

– C'est une expo antitabac? demandai-je à ma femme.

– Non, soupira-t-elle, c'est une expo d'art conceptuel, Fabrice, sur le groupe Fluxus, je t'ai déjà expliqué tout cela.

Ma femme est rédactrice en chef de *Moderna*, une revue emblématique sur l'art contemporain. Spécialiste de trois ou quatre artistes dont je n'ai jamais retenu le nom, elle est également chargée du fonds d'archives d'un autre, qui possède son musée aux États-Unis. Je dis « est » car nous n'avons jamais divorcé. J'ai refusé obstinément deux demandes de sa part depuis mon incarcération et, aujourd'hui encore, je me considère comme le mari de la célèbre Sidonie Gravier.

N'avoir aucun point de vue en commun avec la personne dont on partage la vie est une entreprise hasardeuse. Je dirais même, avec le recul, parfaitement impossible. Je dois avouer que j'ai toujours été imperméable à l'art contemporain. De ces divergences esthétiques, je ferais les frais bien des années après notre rencontre. Un artiste contemporain en souffrirait, lui aussi, et acquerrait, sans me l'avoir demandé, une renommée plus grande mort que vivant.

Je dois parler de ma femme car, malgré tout ce qui nous a séparés, je l'ai profondément aimée. Plus encore, je l'ai admirée. Je l'ai rencontrée à un vernissage au Centre Pompidou. La soirée privée avait ouvert ses portes à diverses entreprises de la finance pour un cocktail. L'un de leurs membres, jadis chassé par HBC Conseils, nous y avait conviés. Jean Gold, toujours à la pointe de la modernité et connaisseur d'art, venait de rejoindre nos rangs et m'avait convaincu de l'accompagner avec quelques autres. Je ne me rappelle plus le nom de cette exposition, mais elle occupait tout un étage du musée. Gold déambulait entre les œuvres en les scrutant avec intérêt, tandis que je cherchais le buffet. Parmi les nombreux convives, je ne parvins pas à retrouver la personne qui nous avait invités, et me déplaçai d'œuvre en œuvre, me demandant si elles méritaient vraiment ce titre. La foule bruissait, des serveurs en blanc circulaient avec des plateaux d'argent remplis de coupes de champagne; je réussis à en attraper deux ou trois, que je vidai sans trinquer avec quiconque, ayant perdu Gold depuis longtemps. Je me souviens que de nombreux invités s'extasiaient devant un gros

bout de moquette brune à demi roulé sur un socle; j'appris, des années plus tard, que son auteur s'appelait Joseph Beuys et que cette tapisserie sans clous valait très cher. C'est par une histoire de clous que commencèrent mes déboires dans cette soirée. À mes côtés, une femme âgée regardait le bout d'étaupe d'un air concentré.

– Qu'en pensez-vous? me dit-elle.

Je crus que sa remarque contenait quelque ironie et lui répondis qu'à mon avis, cela ne valait pas un clou! Elle me dévisagea en se reculant comme si, soudainement, je contenais quelque matière radioactive. Jamais je n'avais suscité tel mépris. Je vidai ma coupe de champagne pour oublier cet affront. Étais-je si peu cultivé pour ne rien comprendre à cette forme d'art? J'avais bien envie de lui répondre, à cette vieille toupie, que ma mère était antiquaire et mon père architecte. Je me serais fait rétorquer qu'avec un tel patrimoine génétique, il était navrant d'en être là. Je passai mon chemin et continuai à naviguer entre des sculptures rigoureusement incompréhensibles. Tôle, bronze, plastique et verre, tout me paraissait sorti d'une décharge ou exécuté à la va-vite. Je les enviais, ces artistes, de pouvoir vivre grassement en exécutant de pareils canulars avec autant de facilité. Je me souviens notamment d'une poubelle exposée à cette occasion, une vraie poubelle avec son contenu de poubelle. Un homme avait prononcé gravement à mes côtés :

– C'est la vie.

Je m'étais retourné vers lui. Il avait hoché la tête à mon intention.

– Oui, c'est la vie, c'est indépassable, renchérit-il.

S'il semblait convaincu qu'une poubelle soit indépassable, je n'allais pas le contrarier. Je leur aurais bien revendu pour de l'or mes poubelles de bureau à tous ces adeptes. Posé sur une colonne, on pouvait voir aussi un circuit informatique, sur lequel l'artiste avait fixé des plumes de paon à moitié délavées, probablement plongées dans l'eau de Javel. L'ensemble avait l'aspect d'une catastrophe chiffonnée et dégageait une odeur assez désagréable. Je me penchai sur le titre : *Œdipus 64*, et restai planté comme une poule devant une clef. Plus loin, des panneaux de liège avaient été cloués les uns aux autres en un curieux tourbillon qui s'élevait en colonne. *Rachel en août*, s'intitulait cette œuvre-là. L'artiste avait-il osé présenter ce portrait à sa petite amie? Je décidai de ne plus me poser de question et partis à la recherche d'un endroit où fumer une cigarette. Il était temps.

Je traversai une autre salle, qui contenait moins de monde et s'ouvrait sur une terrasse surplombant le terre-plein où s'élèvent les manches à air de paquebot. Une fois sorti, je pris mon paquet, mon briquet, et grillai, enfin, une Benson. Non, l'art moderne n'était pas fait pour moi, aucun doute à ce sujet. À mes côtés, à l'entrée de la terrasse, on avait intelligemment disposé un cendrier sur pied, déjà rempli d'un tas de cendres grises. Je n'étais pas le seul à faire une pause à cet endroit-là. Ma cigarette se consumait, mes pensées aussi : qu'allais-je dire à Sophie, ma coiffeuse, avec qui j'entretenais une liaison depuis plus de six mois? Sophie me parlait du salon qu'elle envisageait

d'ouvrir, des collègues qui la suivraient si elle y parvenait. C'était un bien beau projet que celui-ci mais, à bien y réfléchir, je ne me voyais pas trop dans la vie de Sophie. Pas définitivement. Je trouvais dans cette histoire tout le charme d'une liaison, charme qui se dissout dès que les choses deviennent sérieuses. C'est à cela que je méditais, tout en déposant à intervalles réguliers ma cendre dans le cendrier sur pied. Je ne trouvais pas d'issue à mon histoire d'amour, qui n'en était pas vraiment une, d'ailleurs. Ma cigarette consumée, j'écrasai le filtre avant de donner un coup du plat de la main sur le poussoir-roulette, qui faisait tout disparaître dans la cuve, lorsqu'un cri strident retentit. Je me retournai aussitôt. Une femme avait-elle été poignardée? Honteusement caressée par quelque maniaque? Rien de cela. Une jeune fille blonde me regardait, plus effarée encore que la vieille dame des molletons de tapisserie sans clous. Je voyais sa lèvre inférieure trembler imperceptiblement.

– Qu'est... Qu'est-ce que vous venez de faire? articula-t-elle dans un souffle.

Elle reprit la phrase aussitôt, hurlant dans toute la pièce :

– Qu'est-ce que vous venez de faire?!

Je la regardai sans comprendre.

– Je viens d'éteindre ma cigarette, répondis-je, tandis que des dizaines d'yeux se tournaient déjà vers moi.

– Mais, mais... balbutia-t-elle en s'approchant du cendrier sur pied désormais immaculé. C'est un Frékovic, vous êtes fou!

Elle partit de la salle en courant. Je la suivis des yeux avant de les reposer sur le cendrier. Frékovic? J'ignorais cette marque. À moins que... Je me reculai : je n'avais pas remarqué ces deux cordelettes rouges qui l'entouraient, elles-mêmes montées sur tiges dorées. Derrière le cendrier, il y avait une grande glace, que j'avais prise pour un miroir décoratif. À bien y regarder, tout cela était agencé intentionnellement. Une œuvre? Quelques personnes me dévisageaient, figées d'effroi, d'autres ne me prêtaient aucune attention et poursuivaient leur discussion. La jeune fille blonde revint accompagnée d'une femme brune en tailleur gris clair. Les cheveux au carré et les yeux bleus. Jolie. Très jolie. Elle s'approcha de moi et planta ses yeux dans les miens.

– Je suis Sidonie Gravier, commissaire adjointe de cette exposition, me dit-elle froidement.

Par courtoisie, je lui serrai la main, ce qui parut la prendre de court.

– Fabrice Valentine, d'HBC Conseils, dis-je.

– Il a écrasé sa cigarette dans le Frékovic! glapit sa collègue.

– Vous avez vraiment fait cela? me demanda la femme brune.

– Oui, lui répondis-je. Je regrette, j'ai pris cela pour un cendrier. D'ailleurs, c'en est un, tentai-je de me justifier.

Les deux me regardaient en silence, un peu comme si je venais de leur affirmer que la Terre était plate, que j'en détenais les preuves, et que le reste de l'humanité qui la pensait ronde était dans l'erreur depuis Galilée.

– Je suis désolé, je n’ai pas vu que c’était une œuvre, je vais l’enlever, dis-je en m’approchant du cendrier, prêt à l’ouvrir pour en retirer mon mégot.

– Ne touchez à rien ! me commanda Sidonie Gravier d’un ton exaspéré.

– Ce cendrier, comme vous dites, contient les cendres de la sœur de l’artiste. Il est intitulé *Sister in Cosmos 2*, c’est écrit là, ici ! s’énerva-t-elle en désignant un cartouche sur le socle.

Puis elle soupira, murmurant qu’à présent il fallait les trier.

– Aidez-moi ! m’ordonna-t-elle. Et vous, occupez-vous de Jack Lang avant qu’il ne vienne par ici, dit-elle à la jeune fille blonde que j’étais ravi de voir s’éloigner.

Sidonie s’accroupit, ouvrit le luxueux programme de la soirée sur ses genoux, et j’y répandis le contenu du cendrier. Devant la petite foule amassée autour de nous, nous retirâmes le mégot, et séparâmes mes cendres claires de celles, plus foncées, de feu la sœur de l’artiste. Enfin, nous replaçâmes le cendrier entre ses cordelettes et Sidonie saupoudra le contenu du mieux qu’elle put, en un petit tas, près du poussoir en ébène. L’opération terminée, elle soupira à nouveau et me regarda. La contrariété lui avait creusé deux charmantes fossettes au coin des joues.

– Je vous offre un verre ? proposai-je.

– Ils sont tous offerts par le musée, monsieur Valentin.

– Valantine, Fabrice Valantine. Je vous l’offre quand même, ajoutai-je en hélant un garçon portant un plateau.

J’y pris deux coupes de champagne, en glissai une d’autorité dans la main de Sidonie et trinquai.

Elle me regarda avec un petit éclat dans ses yeux bleus.

– Vous faites quoi dans la vie ?

– Je fume des cigarettes dans les musées, répondis-je.

Elle sourit et but une gorgée de champagne.

– Et vous ?

– Vous le voyez : je dirige un funérarium de sœurs d’artistes.

Cette fois, c’est moi qui souris. Le lendemain, je quittai ma coiffeuse et commençai ma vie avec Sidonie. Idée fumeuse, penseront certains.